Document généré le 12 oct. 2024 00:50

**Brèves littéraires**

# Le fauve

Gilbert Daoust

Numéro 51, hiver 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5466ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Daoust, G. (1999). Le fauve. *Brèves littéraires*, (51), 58–59.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

## GILBERT DAOUST

### *Le fauve*

*« Rouge comme le sang,*
*jaune comme le soufre,*
*le feu teignait la pièce ardente*
*de ses rutilements infernaux. »*
Jeanne Bourin
*Le Grand Feu*

Négligence. Oubli. Le fauve se réveille.

Il s'agrippe aux tentures, cherche aux alentours, lèche les boiseries. Son appétit s'aiguise. Tout ce bois verni, ces planchers cirés, bien luisants, ces toiles, ces bureaux. À chaque avance, il se revigore, grossit, se pourlèche les babines. Sa curiosité l'entraîne dans l'entretoit: de la sciure de bois comme isolant, de vieilles poutres appétissantes. Quelles délices !

L'alarme retentit, les premières équipes interviennent. Il faut lui couper le passage. On crée un barrage hydraulique. Sa puissance s'en moque, ce manège l'amène à se camoufler, il contourne. On l'aperçoit

soudain, il étire le cou par la corniche, se perce une vue au ciel par le toit. Il faut l'arrêter, sinon...

Mon équipe à l'intérieur le débusque au quatrième, il avance rapidement. Nous pouvons le contenir dans le corridor, mais il faut se méfier, le rusé se délecte. Il peut surgir à tout moment derrière nous, il se faufile par les cloisons. La lance balaie l'espace au-dessus de nous afin de le retarder. Le plafond du corridor s'effondre soudainement ; il faut retraiter. Tout-puissant, le fauve nous recrache l'eau bouillante dans le cou et sur les mains.

Il n'y a plus rien à faire, il engloutit tout, il ne s'arrêtera que rassasié, repu. Il se calme finalement et s'endort dans les débris du château.

Une institution centenaire et son âme ont disparu. Ses boiseries, plafonds à caissons et jardin anglais. Ce bastion de la culture fait maintenant place aux édifices à bureaux. Les lampadaires sans feuilles ont délogé les arbres. Le parc disparaît sous un manteau gris d'asphalte, envahi par des travailleurs pressés.

Le fauve... n'aura été que l'excuse.